

L'art et la métaphysique

A VALERIO FRANCHETTI (OLIVEIRA)

L'ART est composé de trois éléments essentiels : La matière d'abord : sons, couleurs, lignes, mots, dont il est nécessaire que l'artiste connaisse la qualité, la souplesse et la résistance.

La forme ensuite, soit le travail intellectuel qui organise cette matière. Une palette où miroitent des couleurs, des lignes qui s'entrecroisent, des sons qui s'enchevêtrent, des mots qui s'entrechoquent ne constituent pas une œuvre d'art. Une volonté intervient, s'empare de ces matériaux dont elle sait la malléabilité, dans le but de plaire et de frapper.

C'est là, à proprement parler, la virtuosité.

Reste un dernier élément qui confère à l'art sa signification, sa beauté : l'élément métaphysique.

La matière et l'intelligence qui la commande n'ont de raison d'être que de permettre à l'idée de rayonner. La Beauté, qu'est-ce autre chose que la splendeur d'une émotion ? C'est-à-dire l'apparence sensible dont elle est revêtue, et qui la rend agissante.

Léonard de Vinci proclame que la plus utile des sciences est celle dont le fruit est le plus communicable. Or, les grands Renaissants ne distinguaient pas l'art de la science. Leur but était d'extérioriser la vérité « cachée dans la nature comme l'âme dans le corps ». La vérité, ils le savaient bien, est d'ordre sentimental, c'est par elle que « l'artiste élèvera l'homme à l'amour ».

L'art est autre chose qu'un divertissement d'intellectuels, un amusement de raffinés, autre chose qu'une distraction d'oisifs, autre chose aussi qu'un aliment à la curiosité des snobs, autre chose enfin qu'une fleur rare au parfum troublant qui pousse sur le fumier de la vie.

Le résultat des efforts de l'humanité en lutte avec le monde est d'atteindre au bonheur, c'est-à-dire de s'adapter le milieu où elle se débat. Le progrès est exactement un accroissement de bien-être et un élargissement indéfini de la conscience.

L'art et la science nous amènent à une compréhension plus complète de la vie, à une augmentation des rapports entre nous et l'univers. Une découverte scientifique n'est en somme pas autre chose qu'un angle inattendu sous lequel considérer les choses. Je l'ai dit déjà ici-même, une expérience ne vaudra que pour autant que le sentiment individuel l'aura fécondée. C'est ma façon à moi personnelle de voir qui fera de moi un Pasteur, comme elle fera de moi un Michel-Ange. L'invention artistique comme l'invention scientifique est le résultat d'une émotion, d'un contact avec le monde, d'une révolusion de la sensibilité. Il en naît un lien nouveau, un accroissement de l'individu. La science nous découvre des relations inconnues entre diverses manifestations de l'Univers ; l'art nous pose au centre même de cet univers et nous ouvre sur la résonance des phénomènes à travers notre être, des aperçus insoupçonnés.

Il n'y a de science que dans l'application, que dans le résultat pratique.

Les mathématiques, cette conquête étonnante de l'imagination, ne sont qu'un instrument merveilleux de raisonnement. La science ne sort pas du domaine des faits matériels sur lesquels, de jour en jour, elle prend une emprise plus large.

L'art est de la métaphysique qu'il faut définir : la réflexion de l'Univers sur

l'irisant miroir du sentiment. Ce que les philosophes appellent métaphysique est une tentative de donner des bases rationnelles à nos rêves.

La musique est une révélation plus haute que la philosophie, a dit quelque part Beethoven. En effet, l'humanité est plus puissante, plus consciente depuis qu'existe la *Symphonie en ut mineur*, de toute la beauté, c'est-à-dire de toute l'émotion que contient cette œuvre miraculeuse.

Ce qui est de la vie intérieure, du subconscient, du sentiment pur y trouve un aliment que les ergotages de la *métaphysique* scholastique ne remplaceront jamais. Or, le sentiment, les mille aspirations obscures du cœur vers la lumière, sont des réalités aussi réelles que les réalités physiques.

La *V^e Symphonie* est une découverte. Beethoven, à l'aide des sons, nous communique son expérience de la vie. Sa puissance est si grande qu'il nous emporte dans un monde plus beau ; à suivre son vol audacieux nous nous sentons meilleurs.

D'où provient la différence entre la *Vie d'un Héros*, de Strauss, et la *V^e Symphonie* ? Précisément de la valeur métaphysique de cette dernière. Strauss est un amuseur irrésistible qui séduit et attire, comme un beau corps de fille, que nous désirons. Il laisse après lui une impression réelle de plaisir. Beethoven, lui, a quelque chose à dire. Il demeure de son œuvre une augmentation de notre sensibilité. L'homme crée la beauté en projetant instinctivement dans les choses sa propre perfection à lui. Je dis instinctivement. Dieu nous garde, en effet, des œuvres d'art pittoresques ou musicales, à prétentions philosophiques. Ce ne sont pas des idées et des faits que nous demandons à l'art, ce sont des émotions : — « La beauté est un tonique, un cordial, elle ennoblit ; l'essentiel du génie artistique est le don d'émotion » (Nietzsche). « Le premier devoir de l'homme, écrit Goethe, c'est d'apprendre un métier. Pour les esprits médiocres, ce métier reste un métier. Pour les natures supérieures, il deviendra un art : l'exercice d'une activité pratique et utile à la société. L'utile est la seule voie qui conduise vers le vrai et le beau ». L'utilité de l'art, est dans l'amélioration du cœur, l'enrichissement de la conscience, l'agrandissement de la faculté que nous avons d'aimer.

Quelques exemples feront mieux comprendre ce que je viens de dire. Qu'on se rappelle le *Mariage de Figaro*, l'acérée comédie de Beaumarchais, satirique, amère, douloureuse, qu'anime une intrigue louche et polissonne. Mozart s'empare du sujet au quel il ne change rien d'essentiel, il y met sa musique et voyez ce qu'il en fait. D'une pièce outrancièrement combative, sèchement littéraire sort comme un papillon de sa chrysalide, une œuvre humaine qui est un réconfort pour les oreilles et pour le cœur. Je prends des personnages au hasard. Chérubin, le gamin que tourmente la puberté naissante, dans Mozart est pétri de tendresse et de mélancolie ; il est comme le type des désirs ardents de l'adolescence. Et l'enjouée, la vive et douce Suzanne ! à quelle hauteur n'atteint-elle pas dans l'air miraculeux des Marronniers où sont définitivement encloses toutes les voluptés de l'attente amoureuse. L'univers entier communie en Suzanne ; plus ici de petite jeune fille impatiente que trouble l'idée du plaisir : l'invincible Eros, le plus profond des instincts obscurs de l'humanité proclame son triomphe. De l'âme de la vierge monte un hymne magnifique qui est l'hymne même de la nature.

Un coup de baguette magique transforme Cendrillon en une Princesse éblouissante comme le soleil ! Le génie de Mozart élève cette sotte féerie, la *Flûte Enchantée*, à la hauteur d'un symbole. Il chante l'amour se libérant par la souffrance et gravissant vers la béatitude ; il chante le triomphe de l'esprit sur la matière, affirme que le bonheur n'est que dans la satisfaction de la conscience. Son œuvre entière est une ascension vers plus de clarté, vers plus de beauté, vers l'équilibre. La leçon qu'elle

nous laisse, je la trouve dans une lettre du divin artiste : « La mort étant le vrai but de la vie, je me suis accoutumé si bien à cette meilleure amie de l'homme que, non seulement son image n'a plus rien d'effrayant pour moi, mais que, au contraire, elle me tranquillise et me console. La mort est la vraie clef du bonheur. »

La tragédie grecque, qu'est-elle autre chose qu'un sublime cantique métaphysique magnifiant les luttes de l'humanité contre les forces aveugles du destin ? Et Phèdre, notre admirable Phèdre, n'est-elle pas la tragédie d'une âme scrupuleuse en proie à des instincts puissants ?

Avez-vous jamais senti plus complètement « la relation spirituelle » entre l'homme et son milieu que dans tel tableau de Raphaël, *la Belle Jardinière*, par exemple ? Et peut-on donner une plus parfaite définition d'une symphonie de Beethoven que celle de Schopenhauer parlant de la musique : « une mélodie dont l'Univers serait le texte » ?

L'art et la science se confondent. Du fond de l'âme humaine s'élève, sous leurs efforts, le grandiose édifice de l'Univers conscient. Le Divin, que nos rêveries vont semant sur les choses, s'épanouit en un morceau de lumière.

La nature n'est qu'une poésie énigmatique, fait dire Montaigne à Platon, comme peut être qui dirait une peinture voilée et ténébreuse entreluisant d'une infinie variété de faulx jours à exercer nos conjectures. A nous de résoudre l'énigme, de dévoiler le tableau. Le mot est une cristallisation d'images qui sert de point de repaire au souvenir, de même la note est un conglomérat de sons, le trait une concentration de lignes, grâce auxquels nous délimitons un certain domaine de la sensibilité, nous assurons notre puissance sur certains phénomènes.

Il est éloquent le mythe égyptien d'Osiris, *le Lumineux qui connaît la force de sa bouche, qui possède le pouvoir créateur du Verbe et la puissance fascinatrice des yeux*, le dieu qui « crée le monde en voyant les êtres, et les choses en les nommant ».

L'épopée naît avant tout autre genre parce qu'elle raconte simplement. L'homme en contact avec le monde veut saisir ce qu'il vit d'abord ; il *raconte* avant de crier ce qu'il éprouve. Le lyrisme est donc un progrès de la conscience.

Plus nous étendons le royaume de notre sensibilité, plus nous nous approchons de la vérité absolue, terme que notre cœur a découvert à nos élans, raison qu'il a inventée d'être, à la vie.

L'homme est la mesure de toutes choses, l'Univers n'est que l'ensemble des idées que l'homme s'en fait. Nous créons des réalités en *fantasiant à notre appétit*.

Dépouillez *l'Ébrique* de Spinoza du pédantesque échaffaudage du raisonnement mathématique, il demeure le plus vivant, le plus audacieux, le plus splendide poème qui soit. L'œuvre de Platon est une symphonie divine à l'égal des découvertes d'un Newton, d'un Laplace, d'un Lavoisier. Par leur divination, tous, savants, penseurs, poètes, musiciens, peintres, ils ont atteint aux confins de la conscience. Dans leurs créations, ils ont mis leurs joies, leurs souffrances, leur expérience de la vie. Le monde est plus grand de tout ce qu'ils nous ont apportés, nous sommes plus savants, plus sensibles de tout ce qu'ils savaient et de tout ce qu'ils ont enduré ; leurs confidences sont bienfaisantes et leurs œuvres demeurent comme des roses que nous cueillons à chaque ronce de la route où nous laissons une goutte de sang. Pas n'est besoin qu'il soit de proportions colossales, le fruit de leur labeur, il suffira pour inonder notre âme de rayons, d'un Prélude de Chopin, de quelques vers de Burns, d'une strophe de Verlaine, de deux mains de toile de Corot, il suffira d'un couplet de Heine, d'un lied de Schumann, de Schubert ou de Fauré.

Paul de STECKLIN.